

An aerial photograph showing a severe flood in a town. Turbulent, brown water has inundated the streets and surrounding areas. Several houses are visible, some partially submerged. A bridge with a yellow staircase is on the right. The text 'DÉLUGE, 30 ANS PLUS TARD' is overlaid at the top in white on a dark blue background.

DÉLUGE, 30 ANS PLUS TARD

Transmettre la mémoire, bâtir l'avenir

Guylaine Simard

DIRECTRICE GÉNÉRALE DU MUSÉE DU FJORD

« L'été 1996 reste incrusté en moi. Le rugissement de la terre, la pluie sans fin, la stupeur devant un paysage balaféré. Tout près de chez moi, deux enfants ont été emportés. Cette expérience a redéfini qui je suis. Devant une communauté meurtrie, j'ai compris que nous avions un choix : s'effondrer ou se relever. À La Baie, j'ai vu la force humaine à l'œuvre, la bonté offerte en partage, une ville qui refuse de disparaître. Ce déluge nous a démontré que, même dans la tourmente, quelque chose en nous choisit l'appel de la vie. Résister, continuer, renaître : VIVRE ! »

Mario Gagnon

POMPIER RETRAITÉ DE CHICOUTIMI ET RESPONSABLE DE LA CASERNE DE JOUETS

« J'ai vécu les premières heures du déluge de 1996. À ce moment, je travaillais de nuit. Vers quatre du matin, nous avons reçu un appel d'urgence pour se rendre dans le rang St-Martin. Il y avait un glissement de terrain. C'était notre premier appel. À l'extérieur, c'était une pluie abondante et anormale. De retour à la caserne, les appels du 9-1-1 ne cessaient pas. Sous-sols inondés, ruisseaux qui débordent... Je suis resté en poste à la caserne pendant trois jours afin de répondre aux alarmes et ce, sans retourner chez moi. »

Marie-Ève Jean

ANIMATRICE AU 96.9 ROUGE SAGUENAY—LAC-SAINT-JEAN

« J'ai raté mon premier jour de travail de mon premier emploi à l'âge de 16 ans. Eh oui, je commençais à travailler chez Première Vidéo le jour où le déluge de 1996 a commencé. L'accumulation d'eau avait brisé les routes dans mon secteur (à Grande-Baie) et j'étais coincée à la maison avec mes parents et d'autres membres de la famille qui s'étaient réfugiés chez nous. On était rendus 16 dans la maison, sans électricité et sans eau, et maman devait cuisiner rapidement avec ce qu'il y avait dans le frigo et le congélateur pour être certaine d'en perdre le moins possible. J'étais stressée de ne pouvoir me rendre au travail, j'étais certaine qu'on allait me mettre à la porte et mon père était tellement fatigué de m'entendre qu'il m'a dit : "Prends la chaloupe et vas-y!!!" J'ai compris que si même mon père ne pouvait rien faire, c'était du sérieux! ».

Stéphane Bédard

AVOCAT ET ANCIEN DÉPUTÉ ET MINISTRE AU GOUVERNEMENT DU QUÉBEC

« Le 19 juillet 1996, nous étions invités à un mariage à l'église de Bagotville, suivi d'une soirée à l'Auberge des 21. Cette journée-là, l'eau monte sur la rivière à Mars. Au début, rien d'inquiétant, mais rapidement, des invités sont bloqués à Port-Alfred et ne peuvent se présenter, dont la marraine qui était allée se faire coiffer pour la cérémonie. Le nombre d'invités chute drastiquement. Le mariage a tout de même lieu. Le repas fut copieux, mais malheureusement, la soirée fut pimentée d'interruptions momentanées et nombreuses du système de son et de l'éclairage. Difficile de conserver l'ambiance sur la piste de danse! Lors de mon retour à Chicoutimi, le même soir, j'ai constaté, sur le boulevard du Saguenay, le début des inondations qui allaient devenir le déluge. L'histoire de ce mariage se termine bien, puisque finalement, les mariés ont repris la soirée plusieurs mois plus tard dans des conditions plus festives. »

UNE PRODUCTION DE
leQuotidien

lequotidien.com
Publicite@lequotidien.com

Le Quotidien

455, rue de l'Hôtel-Dieu
Saguenay, Québec
G7H 1V6

Téléphone: 418 545-4474

Photo de couverture:

Archives Jeannot Lévesque

ÉDITRICE

Andréanne Simard

DIRECTEUR DES VENTES

Martin Beauregard

CONSEILLÈRES PUBLICITAIRES

Sophie Richard
Sarah Tremblay

RÉDACTION

Roger Blackburn
Daniel Côté
Valérie Lefebvre
Sophie Richard

CONCEPTION GRAPHIQUE

Diane Frigon

IMPRESSION

TC - Imprimeries
Transcontinental



FSC
www.fsc.org

MIXTE

Papier | Pour une
gestion forestière
responsable

FSC® C011825



SOMMAIRE

4

1996-2026

Retour sur les événements

10

Sécurité civile

Le déluge à l'origine
de nouvelles normes
et d'une loi

14

Pendant/Après

Des paysages transformés



18

Kelley Claveau

L'un des gardiens de La Baie

27

Télécommunications

Les radioamateurs à la rescousse

Consultez les pages des témoignages des
employés de la Ville de Saguenay qui nous
racontent les apprentissages tirés du déluge.





Photo : archives Jeannot Lévesque



Lors du déluge, les vannes du barrage Portage-des-Roches de Laterrière ont été ouvertes en totalité pour empêcher sa ruptures qui aurait été catastrophique.

Photo : archives Jeannot Lévesque

Des pluies torrentielles surnommées « Déluge du Saguenay »

Je me souviens... d'une tragédie météorologique, mais surtout humaine. Je me souviens... le déluge du Saguenay. Il y a 30 ans, entre le 19 et le 21 juillet 1996, le Saguenay a été inondé à la suite de pluies diluviennes. En trois jours, selon les différents secteurs de la région, plus de 262 mm (dix pouces) de pluie sont tombés en 72 heures pour noyer le territoire; une crue centenaire, ont dit les spécialistes. Ceux qui l'ont vécu s'en rappellent encore, même après 30 ans. Il s'agit de l'une des catastrophes naturelles les plus marquantes de l'histoire du Québec.

Rappelons que le début du mois de juillet 1996 avait été très pluvieux. Les sols étaient gorgés d'eau. Partout dans la région, le niveau des lacs était très haut et les réservoirs des barrages étaient remplis au maximum de leur capacité. Quand les pluies diluviennes ont commencé à tomber, le 19 juillet, une véritable tragédie qui allait marquer tout le Québec et transformer à jamais le paysage régional et les nombreuses familles touchées s'est enclenchée.

Les réservoirs d'eau ont débordé, des digues de barrage se sont effondrées et les rivières sont sorties de leur lit emportant des maisons, coupant des routes et dévastant tout sur leur passage.

Tout s'est déroulé rapidement et simultanément. Des précipitations extraordinaires ont noyé le Saguenay—Lac-Saint-Jean, la Haute-Côte-Nord, Charlevoix et la Mauricie, mais c'est au Saguenay que les dommages ont été les plus dévastateurs. C'est pour cette raison que ce phénomène météorologique a été baptisé « Déluge du Saguenay ».

L'eau s'accumulait partout sur le territoire et les citoyens concernés des villes de Chicoutimi, Jonquière, La Baie, L'Anse-Saint-Jean, Ferland-et-Boilleau et Laterrière vivaient des moments

intenses, chacun de leur côté, mais unis dans la tragédie.

DU LAC KÉNOGAMI À LA PETITE MAISON BLANCHE

Le réservoir Kénogami a vu son niveau d'eau augmenter de l'équivalent de dix mètres d'eau, à évacuer en moins de 50 heures. Heureusement, le barrage a tenu le coup, ce qui a permis aux résidents d'évacuer leur demeure avant que la crue ne déborde totalement.

Une bonne partie de cette eau a été évacuée par le barrage du Portage-des-Roches à Laterrière. « Par crainte que le barrage du lac Kénogami se fissure ou cède, Hydro-Québec a ouvert la totalité des vannes du barrage pour déverser toute cette eau dans la rivière Chicoutimi », peut-on lire sur le site de la Ville de Saguenay.

Du barrage du Portage-des-Roches jusqu'à la rivière Saguenay, la crue a ravagé les 26 kilomètres de la rivière en modifiant son lit et en inondant les terres situées sur ses rives, emportant ou en inondant les six barrages, plusieurs résidences, chalets et fermes. La rivière a emporté les barrages Pont-Arnaud et Chute-Garneau en plus de détruire les stations de pompage et les prises d'eau potable.

Le coup d'eau a terminé sa désastreuse descente en débordant par-dessus le barrage Chicoutimi près du centre-ville, défigurant le quartier du Bassin, en emportant commerces et résidences avant de se jeter dans la rivière Saguenay. À Chicoutimi, plus de 56 bâtiments ont été complètement détruits. Seule la célèbre Petite Maison Blanche a résisté à l'assaut torrentiel de l'eau, devenant le symbole de la résistance des citoyens du Saguenay.

« Néanmoins, quelque 563 habitations riveraines des municipalités de Larouche et de Lac-Kénogami furent endommagées, sans compter les dommages considérables occasionnés en aval, puisque le niveau de l'eau a atteint un niveau record de 166,07 m (121,3 pi), excédant la crête des barrages et celle de cinq des neuf digues ». (Source Association de Protection du Lac Kénogami (APLK))

DÉBORDEMENT DE LA RIVIÈRE AUX SABLES À JONQUIÈRE

Lors de la journée du dimanche 21 juillet, toute la région espérait la résistance des barrages du lac Kénogami à Laterrière et à Jonquière. On ne peut imaginer l'ampleur de la catastrophe si le lac Kénogami s'était vidé d'un seul coup, comme ce fut le cas pour le lac Ha! Ha!.



Photo : courtoisie Sandra Rossignol



Photo : archives Jeannot Lévesque

La rivière aux Sables avait modifié en quelques heures le paysage en se creusant un nouveau lit à partir du pont du boulevard Harvey, en direction de la rivière Saguenay. Le journaliste Louis Tremblay écrivait dans le *Quotidien* du 22 juillet 1996 que pendant de très longues heures, les citoyens ont observé avec effroi la rivière creuser une immense falaise du haut de laquelle s'écroulaient, morceau par morceau, des parties des HLM construits dans ce qui était le parc des Moulins. Cette destruction lente des édifices avait quelque chose de spectaculaire et de triste. Plus de 147 logements ont été détruits et plus d'une centaine d'autres ont été sérieusement endommagés.

Les barrages et les digues ayant tenu le coup, la population locale a eu le temps d'évacuer avant que la crue ne se trouve des moyens de contournement ou de débordement des ouvrages. Si une seule digue du réservoir Kénogami avait cédé, le scénario de la catastrophe du Saguenay aurait été encore plus dramatique.

LE LAC HA! HA! SE VIDE ET DÉTRUIT UNE PARTIE DE LA BAIE

Pendant que le lac Kénogami déborde sur Jonquière et Chicoutimi et que les images de la Petite Maison Blanche du Bassin qui résiste aux torrents sont diffusées partout dans le monde, la Ville de La Baie se fait éventrer par 18 millions de mètres cubes d'eau libérés par le lac Ha! Ha! dont la digue a cédé à Ferland-et-Boilleau. « Tout le Québec vit ce désastre collectif à la télé », commente le journaliste Louis Lemieux à Radio-Canada dans le reportage de Jean-François Coulombe qui souligne les 25 ans du déluge de Saguenay.

Le lac Ha! Ha! et la rivière Ha! Ha! ont été l'épicentre du déluge du Saguenay en juillet 1996.

La digue de terre retenant le lac Ha! Ha! a rompu et le lac s'est vidé presque entièrement en se déversant directement dans la rivière Ha! Ha!, telle une vague de boue sur 35 kilomètres. La rivière Ha! Ha! est devenue jusqu'à 30 fois plus large, emportant tout sur son passage, creusant un immense ravin et balayant de nombreux tronçons routiers en emportant bâtiments, terres agricoles et animaux de ferme.

Ces millions de mètres cubes d'eau et de boue ont dévasté le secteur Port-Alfred à La Baie, emportant commerces et maisons, déposant une nouvelle couche de sédimentation dans le fjord du Saguenay.

La reconstruction des secteurs et des routes dévastés s'est échelonnée sur trois années.

DE NOMBREUX AUTRES SECTEURS TOUCHÉS

Les débordements du lac Kénogami dans les rivières Chicoutimi et aux Sables et l'effondrement de la digue du lac Ha! Ha! dans la rivière du même nom sont responsables des dégâts causés

dans les trois grandes villes du Saguenay. Il faut ajouter cependant que toutes les rivières et tous les cours d'eau de la région ont été gonflés par les eaux diluviennes causant des dommages de différentes importances dans plusieurs secteurs.

La majorité des reportages qui rappellent cette catastrophe, si on exclut les forces dévastatrices des torrents d'eau, soulignent la force humaine des citoyens du Saguenay et la solidarité de tout le Québec face à ces tristes événements.



Lucien Bouchard, alors premier ministre du Québec, n'a pas tardé à venir sur place pour constater l'ampleur de la catastrophe.

Photo : archives Jeannot Lévesque



Photo : archives Jeannot Lévesque



Photo : courtoisie Sandra Rossignol

LES GOUVERNEMENTS

Les gouvernements ont répondu rapidement en mettant la bureaucratie de côté pour laisser place à l'efficacité. Les hommes politiques de l'époque, Lucien Bouchard, premier ministre du Québec en tête, ont rapidement constaté l'ampleur de la catastrophe en survolant les territoires en hélicoptère. Ils étaient habités à la fois par un sentiment d'urgence d'agir et par une forme d'impuissance face à la violence des événements.

Tout a été mis en place pour venir en aide aux sinistrés, même si les mesures ont nécessité des ajustements en cours de route. Il a fallu contourner les procédures administratives pour accélérer les interventions, notamment au ministère des Transports, dirigé à l'époque par le ministre Jacques Brassard, député du comté Lac-Saint-Jean.

CROIX-ROUGE

La Croix-Rouge a été le premier organisme à intervenir en mettant en place la plus importante intervention de son histoire. Un montant historique de 29 millions de dollars a d'ailleurs été ramassé en dons pour aider les sinistrés.

Des centaines de secouristes provenant de différentes organisations étaient sur le terrain sans compter leurs heures pour aider les victimes.

3^e ESCADRE DE BAGOTVILLE

Le colonel Richard Bastien était commandant de la 3^e Escadre de la Base des Forces Canadiennes Bagotville en juillet 1996. Les militaires de la base ont été les premiers à intervenir sur le terrain, de leur propre initiative, sans décret gouverne-

mental. Dès le début du déluge, les équipes de recherche et de sauvetage ont été appelées sur le terrain pour secourir des sinistrés partout dans la région avec leur flotte d'hélicoptères, accomplissant pas moins de 750 missions. Pendant une semaine, les secouristes ont prêté main-forte aux quatre coins de la région. Ils ont été les premiers à constater les dégâts du haut des airs et à secourir les citoyens de Ferland-et-Boilleau et de L'Anse-Saint-Jean.

COMMISSION NICOLET

C'est l'ingénieur Roger Nicolet qui a été nommé pour faire la lumière sur les événements du déluge en présidant une commission scientifique et technique dédiée à cet événement. Le rapport a été déposé en janvier 1997, concluant entre autres que la gestion de la sécurité des barrages était largement déficiente au Québec.

RECOMMANDATIONS DE LA COMMISSION NICOLET

- La création d'un registre complet des ouvrages de retenue des eaux du Québec;
- Une révision complète de la *Loi sur le régime des eaux*;
- Création des organismes de bassin versant;
- Adoption d'une loi sur la sécurité des barrages;
- Mise en place de plans de mesures d'urgence dans toutes les municipalités du Québec;
- Abaissement du niveau d'exploitation du réservoir Kénogami;
- Rehaussement et consolidation des digues et des barrages;
- Augmentation de la capacité d'évacuation de la rivière aux Sables;
- Identification des zones inondables.

COMPAGNIE RESPONSABLE DE L'ÉTAT DES BARRAGES

Les gestionnaires de barrage ont fait face à des accusations et se sont retrouvés devant les tribunaux. Plusieurs citoyens ont poursuivi la Stone-Consolidated pour plusieurs millions de dollars en indemnisation. En 2004, un jugement historique a été rendu, reconnaissant certaines responsabilités à la compagnie dans la gestion de ces barrages. Ce jugement en faveur des sinistrés a obligé la compagnie à verser des indemnités de 13,7 millions de dollars pour environ 350 sinistrés de La Baie.

D'autres importants recours ont aussi marqué les années suivant la tragédie de 1996. Le recours collectif intenté contre le gouvernement du Québec par Jean Lemay, au nom des sinistrés des rivières Chicoutimi et aux Sables et du ruisseau Deschêne, s'est conclu par une entente hors cours de 8,5 millions de dollars. Quant aux sinistrés du lac Kénogami, représentés par Jeannine Arseneault, ils ont touché la somme de 1,5 millions. Trois recours, désormais réunis en un seul, ont aussi été intentés contre le gouvernement du Québec par des assureurs qui ont dû débours des millions de dollars en indemnités à des clients industriels.

COURAGE ET FIERTÉ

Après toutes ces années, la solidarité des gens du Saguenay, de la région au complet et de tout le Québec demeure encore plus forte que les éléments destructeurs. Encore aujourd'hui, quand on se rappelle le déluge de juillet 1996, les gens ont tous une histoire à raconter au sujet des gens qui les ont aidés. Cette solidarité régionale, rien ne pourra la détruire. — *Texte de Roger Blackburn*

Le fil des événements

1^{er} au 18 juillet

Il pleut abondamment sur la région avec dix jours de précipitations sur 15 et les sols sont saturés en eau. Une dépression cyclonique se prépare.

19 juillet

La pluie commence au début de la nuit. Un phénomène météorologique s'installe dans la région. En soirée, les premières routes sont inondées dans Charlevoix, à Saint-Fidèle, suivies de glissements de terrain.

À Radio-Canada, on parle d'un déluge possible.

La sécurité civile entre en action.

19 au 20 juillet

Les niveaux d'eau des lacs atteignent des seuils critiques. Hydro-Québec ouvre toutes les vannes du barrage Portage-des-Roches du lac Kénogami à Laterrière. Les rivières gonflent à vue d'œil et dévastent des quartiers entiers.

20 juillet

L'eau en provenance du lac Kénogami dévale la rivière Chicoutimi et atteint le centre-ville de Chicoutimi, dans le secteur du Bassin, emportant des dizaines de résidences et barrages sur son chemin. On assiste à l'une des plus importantes opérations d'évacuation de l'histoire du Québec. À La Baie, deux enfants décèdent alors qu'ils se trouvaient dans le sous-sol de leur maison, frappée par un glissement de terrain. La digue du lac Ha! Ha! cède en fin d'après-midi. Les rivières Ha! Ha! et à Mars haussent leur niveau et sortent de leur lit. Quelque 16 000 citoyens sont évacués. Les mesures d'urgence s'organisent avec la sécurité civile à partir de Québec.

21 juillet

La pluie cesse peu à peu. La région se retrouve complètement isolée du reste du Québec, avec de nombreux ponts effondrés, des routes emportées et des familles dévastées.

28 juillet

Plusieurs citoyens de La Baie sont autorisés à retourner chez eux où le grand nettoyage commence. Le secteur mettra des mois à se reconstruire, voire plus d'un an.

25 août

Un grand spectacle-bénéfice télévisé, *De concert avec le Saguenay* est animé par Michel Barette au Centre Molson de Montréal. Il est diffusé en direct sur plusieurs grands réseaux nationaux.

16 janvier 1997

L'ingénieur Roger Nicolet, responsable de faire la lumière sur les événements avec sa commission scientifique et technique, conclut que « la gestion de la sécurité des barrages était largement déficiente au Québec ».

2002

Québec met en application sa nouvelle *Loi sur la sécurité des barrages*, adoptée dans la foulée de la commission Nicolet. Son but est de « protéger les personnes et les biens contre les risques associés à la présence de ces ouvrages ».

2004

Un jugement historique est rendu reconnaissant certaines responsabilités à la compagnie Stone-Consolidated dans la gestion de ces barrages. Ce jugement en faveur des sinistrés oblige la compagnie à verser des indemnités de 13,7 millions de dollars pour environ 350 sinistrés de La Baie.

2015

Presque 20 ans après le déluge, le commissaire au développement durable du Québec signe un rapport très critique sur la gestion des 6 000 barrages au Québec.

— Texte de Roger Blackburn

La Croix-Rouge : un phare au cœur du déluge

Dans la nuit du vendredi 19 juillet 1996, alors que la nature se déchaîne, les équipes de la Croix-Rouge sont contactées par les villes et municipalités de la région pour venir en aide aux sinistrés. Durant les trois jours que dureront les inondations, 5 000 bénévoles seront déployés sur le territoire du Saguenay—Lac-Saint-Jean. La fureur des eaux aura été destructrice à bien des égards, emportant des maisons et engloutissant des souvenirs. Dans toute cette tourmente, la Croix-Rouge a été une véritable bouée de secours pour près de 10 000 familles qui ont eu recours aux services de l'organisme.

SE PRÉPARER À L'IMPENSABLE

Rapidement, le plan de mesures d'urgence des villes est mis en place pour fournir de l'aide immédiate aux sinistrés. « La Croix-Rouge avait des ententes avec les villes et les municipalités concernant les mesures d'urgence, et les équipes de bénévoles, formées par les spécialistes de la Croix-Rouge, étaient prêtes à intervenir. Près de 19 000 personnes ont eu besoin d'aide et nous avons travaillé avec 17 villes et municipalités. Nos bénévoles étaient bien préparés; ce sont des gens de cœur qui ont une bonne connaissance du milieu. Cette préparation nous a grandement servi, puisque ce n'est pas durant les opérations qu'il faut mettre en place une ligne directrice, mais bien en amont », partage Donald Harvey, ancien directeur général de la Croix-Rouge.

Le déluge a été la plus vaste opération de secours de l'histoire du Québec. Les demandes d'aide affluent rapidement et les bénévoles deviennent le premier point de contact des personnes évacuées. Dans les heures qui suivent l'état d'urgence, la priorité demeure d'offrir un toit à tout le monde, de la nourriture et surtout un espace sécuritaire pour se déposer.

LA SOLIDARITÉ AU NOM DES SINISTRÉS

Un total de 29 millions de dollars, c'est la somme amassée grâce aux dons en provenance de partout. États-Unis, France, banques à charte du Canada, les caisses populaires et commerçants, tous se sentent interpellés par la tragédie. Un immense spectacle-bénéfice intitulé *De concert avec le Saguenay*, est organisé au Centre Molson,

le 25 août 1996, afin de recueillir des fonds pour les sinistrés.

« Le spectacle a été un moment extraordinaire de solidarité. M. Molson nous a prêté le Centre Molson gratuitement, la Régie des installations olympiques a accepté de gérer l'événement et Michel Barrette a réuni des artistes de partout. En une seule soirée, 4,5 millions de dollars ont été amassés pour les sinistrés. C'était vraiment important de nous assurer que chaque dollar recueilli soit retourné aux sinistrés », raconte Donald Harvey.

UNE SEULE ET MÊME VOIX

Afin de mettre en place le soutien matériel et financier et de distribuer les dons aux familles,



Photos : archives Jeannot Lévesque





les maires des 17 villes et municipalités touchées faisaient partie d'un conseil d'administration.

« Il s'est accompli un travail phénoménal afin de bien évaluer les besoins et de distribuer les dons. Toutes les personnes assises autour de la table ont uni leur voix pour offrir le soutien nécessaire aux familles. Une personne sinistrée à 100 % pouvait recevoir jusqu'à 21 000 \$ de la Croix-Rouge, sans compter les montants additionnels pour le retour à l'école, les bons d'achat pour la nourriture, les fournitures scolaires et plus encore. »

Donald Harvey

L'HISTOIRE QUI CONTINUE

Le déluge est gravé à tout jamais dans les mémoires et dans les paysages, mais l'histoire, elle, continue de s'écrire. Cette catastrophe a inspiré de nouvelles façons de faire en matière de sécurité civile au Québec. Des plans de mesures d'urgence ont été développés dans de nom-

breuses municipalités et le modèle mis en place à Saguenay a inspiré des pratiques adoptées ailleurs au Québec et au Canada.

« Après le déluge, Roger Nicolet, professeur d'université et l'un des plus grands spécialistes de la gestion des catastrophes au Québec, a été mandaté pour évaluer l'ensemble de l'intervention et voir ce qui pouvait être amélioré. À la fin de son analyse, il nous a dit quelque chose que je n'ai jamais oublié : S'il n'y avait pas eu la Croix-Rouge à Saguenay, il aurait fallu l'inventer. Pour nous, c'était une grande reconnaissance du travail accompli », termine-t-il.

Même si M. Harvey est aujourd'hui retraité, il ne se passe pas une journée sans qu'on lui parle du déluge. Sa contribution à titre de directeur général a permis de faire évoluer les pratiques en matière de sécurité civile. À la fin de son mandat, il a d'ailleurs travaillé étroitement avec le gouvernement du Québec afin de poursuivre le déploiement d'ententes avec les villes et municipalités, dans l'objectif de bâtir un Québec mieux préparé et mieux protégé. — Texte de Valérie Lefebvre



CONSÉQUENCES MATÉRIELLES DU PHÉNOMÈNE:

- plus de 16 000 personnes évacuées de leur résidence,
- une cinquantaine de municipalités touchées à divers degrés,
- six barrages importants endommagés,
- 426 résidences principales perdues,
- 2 015 résidences endommagées,
- 694 résidences secondaires détruites ou endommagées,
- 13 000 abonnés privés de courant,
- 842 entreprises touchées de près ou de loin par la catastrophe,
- de nombreux tronçons de route sectionnés,
- destruction et endommagement des systèmes d'aqueduc et d'égouts,
- 18 établissements scolaires endommagés,
- lourds dégâts à de nombreux équipements publics ou privés, notamment à une voie ferrée, à des ponts et ponceaux ainsi qu'à un quartier urbain complet,
- une digue détruite,
- pertes de production importantes pour quatre grandes industries,
- 4 000 emplois affectés à court terme.

SOURCE: OUVRAGE COLLECTIF, *UNE RÉGION DANS LA TURBULENCE*, SOUS LA DIRECTION DE MARC-URBAIN PROULX, PRESSE DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC, 1998

Le Centre Georges-Vézina tout comme l'Université du Québec à Chicoutimi ont servi de lieux de refuge pour de nombreux sinistrés.

Photos : courtoisie l'Université du Québec à Chicoutimi

Saguenay, à jamais transformée

Des histoires racontées, des paysages transformés et des vies à jamais changées, le déluge de 1996 fait partie de notre mémoire collective, mais il a également marqué un point tournant pour la région en matière de sécurité civile.

Cette tragédie a été un véritable moteur de changement, révélant la nécessité de mieux coordonner les interventions, de renforcer la gestion des risques et de repenser l'aménagement du territoire. 30 ans plus tard, Saguenay est une ville mieux outillée pour faire face aux aléas naturels et aux réalités des changements climatiques.

LA NAISSANCE DE NOUVELLES NORMES DE SÉCURITÉ

Le déluge de 1996 et la crise du verglas de 1998 ont été deux événements déclencheurs qui ont mené à l'émergence de nouvelles normes, transformant ainsi la gestion des catastrophes au Québec. D'eux sont issus le rapport de la Commission Nicolet en 1997, ainsi que l'adoption de la Loi sur la sécurité civile en 2001.

« La notion de sécurité civile n'était pas vraiment développée, tant au provincial qu'au municipal. Les villes n'étaient pas préparées pour faire face à ce genre de sinistre. Il s'agit, en quelque sorte, de la création de la culture en sécurité civile au Québec. Il y avait un grand besoin de coordination et de structure pour assurer une meilleure prise en charge », explique Sylvain Bouchard, chef de division gestion des risques et résilience, Service de sécurité incendie de Saguenay.

CONCERTATION ET COORDINATION

L'une des plus grandes leçons tirées du déluge est sans contredit l'importance d'une communication efficace entre les différents intervenants. La fusion municipale a notamment facilité la gestion du territoire et le transfert d'information entre les services. « Avoir une structure organisationnelle claire, des responsabilités bien définies et des employés formés régulièrement permet plus de prévisibilité ainsi qu'un meilleur rétablissement. Ce que nous voulons, c'est éviter la tragédie. Cette résilience passe par les travailleurs et travailleuses de l'ensemble de la Ville »,

mentionne Éric Morin, directeur du Service de sécurité incendie et coordonnateur des mesures d'urgence à la Ville de Saguenay.

De plus, un canal de communication constant existe désormais entre les différents partenaires afin de favoriser le partage d'informations, permettant une meilleure connaissance hydrique, notamment pour la gestion des barrages et leur surveillance. Par ailleurs, c'est maintenant le Centre d'expertise hydrique du Québec qui transmet ses directives aux différents gestionnaires de barrages afin de contrôler le débit de l'eau.

UNE MEILLEURE CONNAISSANCE DU RISQUE

Les municipalités disposent aujourd'hui d'outils, de plans et de structures qui n'existaient pas ou très peu à l'époque.

« La connaissance du risque a beaucoup évolué et nous permet d'être davantage en mode prévision. Il existe maintenant des seuils d'alerte pour avertir les autorités. Nous pouvons également suivre les niveaux d'eau en temps réel, sans compter l'amélioration de la surveillance météorologique. Le rapport Nicolet est d'ailleurs à l'origine de ce renforcement de la sécurité des barrages »

Sylvain Bouchard

« À la suite des événements, notre langage a évolué afin que le message soit clair pour les citoyens. Notre vision de l'utilisation des plans d'eau a également changé, et nous parlons maintenant du lac-réservoir Kénogami. Cette prise de conscience s'étend aussi à ses deux déversoirs, soit la rivière aux Sables et la rivière Chicoutimi. Il s'agit d'une évolution importante dans notre façon de gérer ces plans d'eau, qui ne sont pas uniquement des lieux de villégiature », soulignent les représentants de la Ville de Saguenay.

UNE RÉSILIENCE COLLECTIVE

Toute une structure municipale s'est développée autour de cet événement afin de créer un filet de sécurité permanent et une gestion du risque intégrée.

« Considérant que cet événement fait désormais partie de notre ADN, nous avons pu nous appuyer sur cette expertise pour évoluer de façon résiliente et être capables de faire face aux défis climatiques qui évoluent constamment. »

Éric Morin

La résilience se traduit ainsi par l'éveil d'une conscience collective et par une responsabilité partagée entre les citoyens et les autorités. — Texte de Valérie Lefebvre



Photo : archives Jeannot Lévesque

De l'Hôtel du Parc à la rue Morin, **une famille unie face au déluge**

Quand on lui demande de parler du déluge, deux personnes occupent une place de choix dans le récit livré par le Chicoutimien Gaétan Girard. Son frère André, avec qui il possédait neuf édifices sur la rue Morin, de même que leur père Rosaire, alors propriétaire de l'Hôtel du Parc depuis 1972. Appuyés par d'autres membres de leur clan tissé serré, ils ont été confrontés à la destruction d'une partie de leur patrimoine, ainsi qu'au défi de la reconstruction.

« Quand l'ordre d'évacuation a été donné, le samedi, c'était le pic du tourisme, fait observer l'homme d'affaires. Il y avait 45 chambres à l'hôtel et mon père les a vidées avant de se ramasser au Centre Georges-Vézina, où la Ville avait regroupé les sinistrés. Bien sûr qu'on ne les a pas laissés là, lui et notre mère. Ils sont venus nous trouver au Bar Terrasse Ste-Anne de Chicoutimi-Nord dont nous sommes toujours propriétaires, moi et André. »

Situé dans le quartier du Bassin, l'hôtel construit en 1956 se trouvait sur la trajectoire du puissant courant émanant de la rivière Chicoutimi.

« C'était comme un filtre. L'eau arrivait du barrage Price et de la Petite Maison Blanche. Elle a fait un cratère sur la rue Bossé, tout en montant à neuf pieds dans le sous-sol de l'hôtel. Mon père pleurait. »

Gaétan Girard

Lui et son frère étaient bien placés pour comprendre son désarroi. Dans la même journée, l'eau provenant de la rivière aux Rats, dont l'embouchure se trouve sur la Zone portuaire, où aboutit une canalisation souterraine courant entre la bibliothèque municipale et l'hôtel de ville, avait aussi fait des siennes. « Sur la rue Morin, elle avait grossi au point de soulever le couvert d'un puisard », relate le Chicoutimien.

Leurs neuf propriétés de la rue Morin ont été évacuées, dont celle où vivait jadis le célèbre Georges Vézina. « Celle-là, nous l'avions rénovée juste avant le déluge. Nous n'avons pas eu le choix de nous cracher dans les mains et de la remettre en état, tout en aidant notre père à restaurer l'hôtel, note Gaétan Girard. Avant de faire le ménage à cet endroit, on a dû sortir 5000 voyages de « bouette » du sous-sol. Après, ils ont refait la rue et l'entrée d'eau, ce qui a permis à mon père de rouvrir à temps pour les Fêtes, où on a célébré Noël en gang. »



C'est ainsi que Rosaire Girard, un militaire qui était devenu facteur, avant de se lancer en affaires en achetant un dépanneur, a pu reprendre le cours normal de ses activités. Aujourd'hui décédé, il est demeuré fidèle au quartier du Bassin, ce qui fut aussi le cas de ses fils, qui ont pris la relève de l'Hôtel du Parc avant de le céder à l'Office municipal d'habitation de Saguenay en 2022. On y accueille aujourd'hui des étudiants de l'Université du Québec à Chicoutimi. — Texte de Daniel Côté



La famille Girard a été lourdement touchée par le déluge. Sur la photo, Nora St-Pierre entourée de ses fils André, Claude et Gaétan Girard.

Photos : Le Quotidien Tom Core

Sandra Rossignol, aux premières loges de la tragédie

À la manière de Tintin qui, même lorsqu'il séjournait au château de Moulinsart, se voyait entraîné dans des aventures improbables, Sandra Rossignol s'est retrouvée au cœur du déluge à l'occasion d'une fin de semaine passée dans sa résidence de Grande-Baie. Partie de Québec, où elle travaillait à la télévision de Radio-Canada, la jeune femme était tellement heureuse de retrouver son monde que même la forte pluie qui tombait dans la réserve faunique des Laurentides, le vendredi soir, n'a pas éveillé sa méfiance.

« Moi et mon conjoint, nous avons décroché le téléphone pour être tranquilles, mais le samedi, vers 7h du matin, mon beau-frère a cogné à notre porte. Voisin de la maison où deux enfants venaient de décéder lors d'un glissement de terrain, il m'a accompagnée à cet endroit. J'ai vu sortir les corps, puis j'ai téléphoné à la station de Radio-Canada à Chicoutimi pour effectuer une première intervention à la radio. C'était un peu avant 8h », relate celle qui, aujourd'hui, est présidente-directrice générale de la Chambre de commerce et d'industrie Saguenay-Le Fjord.

D'autres reportages ont suivi, facilités par l'envoi d'un téléphone cellulaire qui a tenu le coup jusqu'au lendemain. Pour donner une idée de l'atmosphère dans laquelle baignait la Baieriveraine, un poste de commandement est apparu à deux pas de sa maison, à la limite de la zone inondable. Les mauvaises nouvelles s'accumu-

laient dangereusement vite, sans toutefois que le porte-parole de la Ville de La Baie, le regretté Michel Bouchard, ne perde son sang-froid. « Il a été un acteur-clé, estime Sandra Rossignol. C'est lui qui informait les médias et il le faisait avec transparence. »

L'événement le plus dramatique, parallèlement au décès des deux enfants, fut le coup d'eau provoqué par la rupture d'une digue sur le lac Ha! Ha!.

Il a achevé de défigurer Grande-Baie, comme on pu le constater avec horreur les gens qui ont profité de la levée du jour, le dimanche, afin de dresser l'état des lieux. « C'était très émotif. On se sentait comme en temps de guerre, avec les hélicoptères qui, même la nuit, volaient au-dessus de nos têtes, confie Sandra Rossignol. On se demandait quoi faire et ce qui allait arriver. »

Après sa première intervention à la radio, ce jour-là, le réalisateur Robert Morency lui a suggéré de s'accorder un temps d'arrêt, l'espace de quelques heures. « Comme nous n'étions pas encore évacués, j'en ai profité pour faire des photos. Dans le coin du Musée du Fjord, c'était tout brisé, tandis que le salon funéraire était inondé, se souvient-elle. Partout, c'était la désolation et quand mon cellulaire est tombé à plat, alors qu'il n'y avait plus d'électricité dans le secteur, j'ai senti qu'on était vraiment isolés. »

Sandra Rossignol (à droite) a été la première journaliste à révéler l'ampleur du déluge. Vivant dans le secteur Grande-Baie, elle s'est retrouvée au cœur de la tourmente en tant que citoyenne, sans toutefois perdre de vue la mission d'informer. On la voit ici en compagnie de Francine Gauthier, Sonia Perron et Lyne Boily qui travaillaient à l'époque pour CBJ.

Photos : courtoisie Sandra Rossignol



Puis est venue l'évacuation à la Base des Forces Canadiennes Bagotville, qui a duré une semaine. Elle a été suivie par le retour à Québec, puisqu'il faut bien gagner sa vie. Le cœur de la Baieriveraine demeurait cependant dans son patelin, auprès des siens, qui ont amorcé la reconstruction de leur communauté sous la supervision du maire Claude Richard. « Cet homme a fait preuve d'un leadership extraordinaire, tout en affichant un sang-froid incroyable, s'émerville-t-elle. Et toujours, il était gentil. »

Pour sa part, elle considère le déluge comme un moment marquant de sa vie, tout en reconnaissant l'existence d'un décalage entre la citoyenne et la reporter. « C'était déchirant pour moi, puisque dans l'exercice de mon métier, je tripais. J'ai tellement aimé être journaliste à ce moment-là », résume Sandra Rossignol. — Texte de Daniel Côté



Le pouvoir de l'eau magnifié par le pouvoir de la photo

Jeannot Lévesque a beau revendiquer de longs états de service en tant que photographe de presse, jamais il n'a couvert un événement comparable au déluge de juillet 1996. Preuve en est que lui et ses camarades Rocket Lavoie, Sylvain Dufour, Michel Tremblay et Roger Gagnon ont capté 2240 images pour les journaux Le Quotidien et Le Progrès-Dimanche, une collection qui, sous forme de négatifs, réside depuis quelques années à la Société historique du Saguenay.

Un séjour en Abitibi l'avait empêché de travailler le samedi, premier jour de la crise. Dès le lendemain, cependant, l'homme a amorcé une séquence de 30 journées consécutives sur la brèche. « Chaque matin, on se réunissait, moi et les membres de l'équipe, afin de déterminer ce qu'on allait faire, énonce le vétéran de la lentille. J'ai commencé à Chicoutimi, dans le quartier du Bassin, et le lundi, j'ai effectué mon premier vol en hélicoptère. Il a duré une heure et à ce moment-là, l'eau coulait encore à travers la petite maison blanche. »

Au cours du même voyage, il a pu mesurer l'ampleur des destructions à La Baie, plus sévères que partout ailleurs. « À Grande-Baie, tout était arraché dans le secteur du salon de quilles. Il y avait des dégâts sur 200 à 300 pieds de large. Sur la rivière à Mars, par ailleurs, un pont était parti, se souvient Jeannot Lévesque. Quand on le voit du haut des airs, on réalise à quel point ça n'a pas de bon sens, comment l'eau c'est dévastateur. Je l'ai constaté également à Jonquière, où deux HLM étaient comme suspendus dans les airs, au bord de la rivière aux Sables. »

L'une de ses images les plus éloquentes a été réalisée au-dessus du site de la Pulperie.



Elle relate le parcours de la rivière Chicoutimi dans le secteur du Jardin des vestiges et, plus spécifiquement, de quelle manière l'édifice qui abritait un théâtre d'été, un bâtiment construit en 1912, a été lessivé. Or, il faut se souvenir qu'il y a 30 ans, le métier de photographe comportait une part d'artisanat. Pour produire ces images qui ont frappé les esprits, il fallait prendre le temps de les développer dans une chambre noire.

L'ampleur de la tâche était si grande qu'à titre exceptionnel, deux commerces de Chicoutimi spécialisés dans la photographie avaient été mobilisés par l'équipe du Progrès du Saguenay, soit Photo Dix Quatre et Phosalac. « Dès le dimanche, nous avons eu besoin d'eux pour finir nos photos, puisque jusqu'au mercredi, moment où les choses ont commencé à se stabiliser, nous en avons pris énormément, explique Jeannot Lévesque. Aujourd'hui, par contre, avec le numérique et les drones, je crois qu'on pourrait se rendre à 20 000 images. Ce serait le bordel total. »

Pour revenir aux sorties en hélicoptère, il en a fait cinq ou six en lien avec le déluge, ce qui lui a permis d'illustrer les progrès réalisés dans le cadre de la reconstruction. « C'était particulièrement rapide en ce qui touche les chemins, signale le photographe. De son côté, Alcan a vite remis en état le pont de La Baie qu'empruntaient ses trains. La première fois que je l'ai vu, il restait juste les rails, en suspension dans les airs. »

Conscient du caractère historique du déluge, il a regroupé les négatifs à l'intérieur de cinq albums, lesquels font partie d'une collection beaucoup plus imposante, puisqu'elle comprend 1 400 000 documents confiés aux bons soins de la Société historique du Saguenay.

Ce lambeau de chemin de fer a été photographié à La Baie, au cours d'un vol en hélicoptère effectué par Jeannot Lévesque en 1996. Le pont qui le supportait a été arraché lors du déluge.

Photo : archives Jeannot Lévesque



Construit en 1912, le bâtiment qui abritait le théâtre d'été de la Pulperie a été lessivé par la rivière Chicoutimi à l'occasion du déluge.

Photo : archives Jeannot Lévesque



Jeannot Lévesque a réalisé plusieurs vols en hélicoptère afin de montrer comment le déluge a défiguré plusieurs lieux physiques du Saguenay. Il a également illustré les progrès réalisés lors de la phase de reconstruction.

Photo : archives Jeannot Lévesque

« Je l'ai fait pour montrer au monde ce qui s'est passé en 1996. Et pour que moi-même, je sois capable de me retrouver là-dedans », lance Jeannot Lévesque avec humour. — Texte de Daniel Côté

L'empreinte de l'eau

Après la pluie vient le beau temps! C'est du moins ce que dit l'adage populaire. À n'en pas douter, les événements de 1996 furent destructeurs, mais de ceux-ci naquirent de nouveaux parcs, de nouvelles opportunités, de nouveaux lieux de rassemblement, pour se souvenir, pour échanger, pour partager.



1996

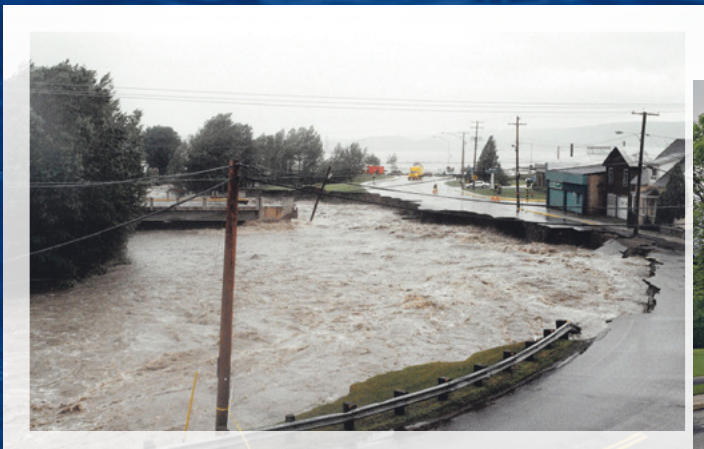
Photo: archives Jeannot Lévesque



2026

Le Bassin, à Chicoutimi

Photo: Le Quotidien Tom Core



1996

Photo: archives Jeannot Lévesque



2026

Rivière Ha! Ha!, à La Baie

Photo: Le Quotidien Tom Core

Aux quatre coins de Saguenay, on rebâtit la ville pierre par pierre, route d'asphalte par pont de béton.
On relocalisa les sinistrés, on aida les autres à nettoyer. C'est dans l'urgence, mais aussi dans la solidarité,
que s'organisa notre « après-déluge ».

**VOICI QUELQUES PHOTOS PRISES PENDANT LE DÉLUGE, EN 1996,
ET LEUR COMPARABLE, PRISES EN 2026.** – Texte de Sophie Richard



Photo: archives Jeannot Lévesque

1996



2026

Rivière Chicoutimi, à Laterrière

Photo: Le Quotidien Tom Core



Photo: archives Jeannot Lévesque

1996



2026

Rivière aux Sables, à Jonquière

Photo: Le Quotidien Tom Core



Photo : courtoisie Sandra Rossignol

L'expérience d'une vie pour l'ingénieur Richard Joly

L'ingénieur Richard Joly disposait d'une parenthèse de quelques jours avant de devenir directeur des services techniques et des travaux publics à la Ville de La Baie. Son mandat devait débiter en août 1996, mais quand un ami l'a joint au téléphone, le 19 juillet, le cours des événements a pris une tournure imprévue.

« Je revenais d'un voyage de pêche quand il m'a conseillé de venir voir ce qui se passait ce soir-là, à La Baie, raconte-t-il. J'ai d'abord essayé de me rendre sur la rue St-Pascal, mais déjà, il y avait trop d'eau. J'ai donc été ailleurs à Grande-Baie, ce qui m'a permis de voir des poteaux qui bougeaient en raison de l'érosion du sol. Comme des fils électriques étaient tombés, j'ai demandé à la police de délester le réseau. »

Ce fut le début d'un marathon pendant lequel lui et les autres personnes affectées au poste de commandement de La Baie, situé dans le poste de police de Port-Alfred, ont été privés de sommeil jusqu'au dimanche soir. « On ne dormait pas et on mangeait là. On carburait à l'adrénaline parce que notre priorité était de sécuriser la population », fait observer l'ingénieur.



Richard Joly

Photo : Le Quotidien Sophie Lavoie

Son intégration a été facilitée par les mandats réalisés à La Baie, pendant les années où il a œuvré au sein du Groupe Conseil Saguenay. « Je connaissais déjà les fonctionnaires, ainsi que le maire Claude Richard, qui a pris une décision très judicieuse en déclenchant les mesures d'urgence dès le samedi soir, souligne Richard Joly. Ça nous a aidés, parce qu'il n'était plus nécessaire de réaliser des appels d'offres avant d'agir. On a éliminé les délais. »

Même à 30 ans de distance, la liste des tâches effectuées dans l'urgence demeure impressionnante. Voyant qu'un ruisseau débordait à proximité du Palais municipal, il a demandé qu'on dépêche une pelle mécanique afin d'enlever les arbres qui s'y étaient agglutinés en raison des inondations. Des ponts ont aussi été fermés, parfois avec l'aide des policiers, puisque des citoyens insistaient pour rouler dessus malgré les risques d'effondrement.

« Il fallait également protéger les réseaux d'égout et d'eau potable, tout en procédant à des évacuations, mais au plus fort de la crue provoquée par la rupture de la digue du lac Ha! Ha!, la situation est devenue tellement sévère que nous ne pouvions plus faire grand-chose, reconnaît Richard Joly. Des chemins ont été emportés sur plusieurs kilomètres. Des gens ont été enclavés. »

La fin de la crue a permis de constater que La Baie était sérieusement amochée. C'est pourquoi la reconstruction s'est étalée sur trois ans, mais là encore, la recherche de l'efficacité a primé. « Dans les semaines qui ont suivi, par exemple, la Ville, les ministères des Transports et de l'Environnement, Alcan et la Consol ont formé une sorte de minigouvernement pour que les décisions se prennent plus vite », rapporte l'ingénieur. Comme il fallait exécuter les travaux d'urgence avant le gel de décembre, on n'avait pas le luxe de gaspiller une journée. — Texte de Daniel Côté

« Ce que je retiens du déluge, c'est l'importance de construire des équipements de qualité. Il y a toujours des gens pour dire que ça coûte trop cher, mais quand un sinistre arrive, on voit à quel point c'est essentiel. En même temps, je garde le souvenir du travail que nous avons effectué en équipe. Grâce à un excellent leadership, il n'y a pas eu de politique ni de guerre de pouvoir à La Baie. »

Richard Joly

Un service structuré d'aide aux sinistrés

Qu'arrive-t-il lorsque l'on perd l'accès à sa maison, à son véhicule, à ses biens personnels; qu'arrive-t-il lorsqu'on se retrouve démuné face à une situation d'urgence qui nous échappe complètement? À Saguenay, après avoir traversé la pire catastrophe naturelle de l'histoire du Québec, on sait à quoi tout cela tient : une bonne dose de résilience et de courage et une équipe formée pour intervenir de façon stratégique et humaine.

Carolynne Dunn est cheffe de division sports et plein air au Service de la culture, des sports et de la vie communautaire pour Ville de Saguenay. Il y a 30 ans, lors du déluge, elle était déjà en poste, à Chicoutimi, où elle a pu intervenir comme volontaire à titre de col blanc.



Je me souviens que quelques mois avant (le déluge), ma patronne avait eu une formation à Ottawa sur les mesures d'urgence. À ce moment, elle me disait que les formateurs pensaient avoir imaginé des scénarios catastrophes extraordinaires, mais ce qui s'est réellement produit était pire que tout ».

Carolynne Dunn

Même si la Ville était préparée pour faire face à ce genre de situation, l'ampleur de celle-ci dépassait toute commune mesure. Depuis, les choses ont évidemment évolué. Fort de son expérience, une nouvelle structure plus solide s'est mise en place, incluant notamment un organigramme clair, des rôles et responsabilités pour chaque chef de missions, coordonnateur et superviseur de site, entre autres choses.

« J'ai grandi et évolué professionnellement avec cette structure. Pour moi, et pour plusieurs de mes collègues ayant moins d'ancienneté, c'est normal pour nous d'être aussi bien encadrés et préparés », confie Carolynne Dunn, qui cumule



33 ans au sein de l'organisation municipale. « Nos pratiques évoluent constamment », ajoute-t-elle.

Elle cite en exemple l'installation de coffres de secours disposés dans plusieurs installations de la ville, des endroits non inondables, comme le Foyer des loisirs, le Palais des sports et le Centre Georges-Vézina. Ces coffres sont notamment équipés de piles, de journaux de bord, d'affiches (pour orienter les gens), des crayons, de recharges de cellulaire, du papier absorbant, bref tout le nécessaire permettant d'ouvrir un centre d'hébergement ou un centre d'accueil.

Ce système, bâti au fil des ans et mis à l'épreuve lors de différents événements survenus ces dernières années, n'est pas nécessairement un acquis partout au Québec.

« L'an dernier, il y a un guide, conçu pour ouvrir des centres d'hébergement d'urgence qui est sorti. Plusieurs grandes villes y ont contribué, dont nous, Saguenay. J'ai assisté à ces réunions en 2024 et à discuter avec les cinq autres villes présentes, j'ai réalisé qu'il n'y avait que Gatineau et nous qui connaissions le principe des coffres.

Pourtant, pour nous, c'est tellement normal. C'est là que j'ai réalisé que c'était un héritage du déluge, toute cette organisation-là que l'on connaît ici ».

Aujourd'hui, afin de gagner en autonomie et de pouvoir agir plus rapidement en situation d'urgence, la ville s'est même dotée de matériels essentiels, comme des lits, des couvertures, des serviettes; de quoi subvenir aux besoins immédiats d'environ 200 personnes.

« On était déjà bons à l'époque. On est encore meilleurs, de confier Carolynne Dunn. Notre mission, c'est le service d'aide aux sinistrés. On est déjà un service des loisirs, on est habitué à gérer des bénévoles, on est capable de se virer sur un dix cents. Quand on a vécu Oujé-Bougoumou, on a pu constater que notre équipe était prête ».

L'année 2023 a en effet été une bonne année pour mettre à l'épreuve les protocoles d'intervention avec pas moins de trois événements d'entraide, soit l'accueil des réfugiés d'Oujé-Bougoumou et de Mistissini ainsi que les touristes de Rivière-Éternité. — Texte de Sophie Richard

En 2023, trois événements d'entraide ont permis au Service culture, sports et vie communautaire de Ville de Saguenay de mettre en application les mesures d'aide aux sinistrés, lesquelles ont été grandement améliorées à la suite du déluge de 1996.

Photos : courtoisie Ville de Saguenay





La statue installée dans la cour de Kelley Claveau en 1996 se trouve maintenant dans sa maison. Une autre statue du Sacré-Cœur est aujourd'hui exposée sur son terrain, avec une niche pour l'abriter.

Gardien de Grande-Baie, Kelley Claveau protégé par le Sacré-Cœur

Les expériences vécues par Kelley Claveau pendant le déluge font penser à un conte surréaliste. Elles comprennent une intervention divine, un brin de désobéissance civile et le spectacle d'une destruction sans commune mesure avec ce que lui et ses voisins du secteur Grande-Baie, dans l'ancienne ville de La Baie, auraient pu imaginer dans leurs visions les plus cauchemardesques.

Avant même le début officiel de la tragédie, celui qui a été propriétaire d'un dépanneur pendant 35 ans, sur la rue William, a constaté que le climat était sérieusement dérégulé. Dès le vendredi soir, en effet, une pluie intense l'avait poussé à empiler des sacs de sable avec des voisins, sur la rue St-Pascal. L'homme a ensuite regardé la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques d'Atlanta, où chantait Céline Dion, avant de remettre le nez dehors.

« À deux heures, il y avait tellement d'eau que les pelouses ne buvaient plus et le samedi matin, la panique était prise. C'est quand les deux enfants sont disparus », a mentionné Kelley Claveau en référant à leur décès survenu dans une résidence du quartier. Bientôt, les maisons emportées par l'eau et un sol devenu

aussi mou que de la gelée se compteraient par dizaines. Le visage de Grande-Baie se défigurait en temps réel.

Tout laissait croire que son dépanneur et sa résidence connaîtraient le même sort, ainsi que l'avait laissé entrevoir une station de radio, le dimanche. « C'est à ce moment que j'ai été chercher mes papiers d'assurance et en sortant de la maison, il y a eu un flash dans la cour, là où se trouvait ma statue du Sacré-Cœur, raconte le Baieriverain. Je lui ai juste dit : « Toi, tu peux accomplir quelque chose pour nous. Fais ta job ».

Même s'il était croyant, sans toutefois se définir comme le catholique le plus fervent, la suite des événements l'a étonné au plus haut point.

« À partir de cet instant, même si la terre continuait de se gruger, ma maison et le dépanneur n'ont pas été affectés », décrit Kelley Claveau.

Cette histoire de foi et de résilience a trouvé un écho loin, très loin, de la rue William. « Des reportages ont été réalisés en France et en Grande-Bretagne, entre autres. Après le déluge, les autobus remplis de touristes s'arrêtaient chez moi pour voir le Sacré-Cœur », souligne le Baieriverain.

Kelley Claveau fait partie des citoyens qui sont demeurés dans le secteur Grande-Baie, même quand celui-ci a été évacué dans la foulée du déluge. Il a aussi vu sa maison et son commerce échapper à la furie des éléments après avoir sollicité la protection du Sacré-Cœur, dont une statue se trouvait dans sa cour.

Photos : Le Quotidien Sophie Lavoie



GARDIENS DU QUARTIER

Pour revenir aux événements de juillet 1996, le secteur de Grande-Baie a été évacué à la demande des autorités civiles. Rien de plus normal, puisqu'il n'y avait ni eau courante, ni électricité, à un moment donné. Or, un groupe de citoyens dont faisait partie Kelley Claveau a refusé de partir. Craignant que des voleurs profitent des circonstances pour dépouiller les sinistrés, ils ont passé une semaine à surveiller leur quartier.

« Deux ou trois groupes ont décidé de rester pour assumer le rôle de gardiens, même si nous

n'avions pas le droit de le faire. Des patrouilles étaient effectuées, tandis que le soir, dans différents secteurs, on faisait des feux sans que ça vire au party, note le retraité. L'un des avantages découlant de notre présence est que plusieurs personnes âgées ont été rassurées. Ça les a encouragées à partir au moment de l'évacuation. »

Pour se nourrir, les gardiens faisaient la cuisine sur des barbecues. « Au début, il y avait de la viande, dont celle provenant de mon dépanneur, signale Kelley Claveau. Ensuite, nous nous sommes débrouillés avec des pâtes. »

Le souvenir de cette semaine étrange, un brin magique en dépit des circonstances, demeure cher à son cœur.

Oui, des voleurs ont été interceptés. Oui, un policier de la Sûreté du Québec a félicité le groupe pour son engagement, mais ce n'est pas ce qui le rend le plus heureux, à 30 années de distance. « Ce que je retiens, c'est que ça a été une expérience trippante, une solidarité incroyable », confie le Baieriverain. — *Texte de Daniel Côté*

La renaissance de la pharmacie du Bassin

« Ce ne sont pas de beaux souvenirs parce que cet événement a généré beaucoup d'anxiété. C'est mon gagne-pain qui était en cause », fait observer Fabienne Gravel d'une voix douce. Propriétaire d'une pharmacie située à l'angle des rues Price et Sainte-Marthe, à Chicoutimi, elle a vu le déluge de juillet 1996 ravager le quartier du Bassin, tout en pesant durablement sur son destin.

Puisque son commerce fermait à midi, le samedi, le premier jour de la crise n'a pas généré d'images fortes, hormis celles qui ont été véhiculées dans les médias. C'est seulement lors de son retour sur les lieux du sinistre, après un mois et demi de stress et de questionnements, que la réalité physique de ce qui s'était produit l'a heurtée de plein fouet.

« C'était la désolation, résume Fabienne Gravel. L'eau était entrée par les fenêtres du sous-sol, tandis qu'il y avait plein de boue au rez-de-chaussée. Il a fallu jeter tout ce qui se trouvait dans le réfrigérateur, de même que les médicaments exposés à l'humidité. En plus de vivre ça, nous avions des pertes à assumer au plan financier. Nous n'étions pas couverts pour ce genre d'événement. »

Elle confie que sans son regretté mari, Claude Maltais, et sans leurs enfants, il aurait été difficile de remettre la pharmacie en état de fonctionner. Juste pour que le bâtiment sèche après la corvée de nettoyage, il a fallu attendre un mois. Puis est venue la reconstruction, rendue possible parce que cette propriété se trouvait du bon côté de la zone inondable. Une adresse plus loin et le projet serait devenu hautement hypothétique.

UN CHOIX DE VIE

Avant le déluge, Fabienne Gravel vivait dans un quartier qui n'avait pas été affecté par les inondations. On aurait pu croire que le statu quo prévaudrait après le retour à la normale, mais ce ne fut pas le cas. « J'avais une locataire qui est partie parce qu'elle avait peur de vivre au Bassin. Alors, par solidarité, ma famille et moi, nous avons décidé de déménager à cet endroit pour montrer que ce n'était pas dangereux », relate la Chicoutimienne.

Preuve que ce choix était pleinement assumé, elle et Claude Maltais se sont investis dans la vie du quartier, dans l'espoir qu'il retrouve son éclat, tout en constituant un milieu de vie chaleureux. « Mon mari a travaillé fort pour que plusieurs projets aboutissent, notamment la création du parc de skate et l'éclairage extérieur de l'église Sacré-Cœur », met en relief Fabienne Gravel.

Rappelant que le Bassin est le plus vieux quartier de Chicoutimi, elle se réjouit de l'avoir vu se relever à la suite du sinistre, tout en constatant que la population a diminué dans les années qui ont suivi. « Parmi ceux qui étaient là, par contre, nous sommes restés plus proches qu'avant », se réjouit la retraitée, dont la pharmacie est en opération depuis 50 ans. — *Texte de Daniel Côté*



Fabienne Gravel exerçait la profession de pharmacienne au Bassin lorsque le déluge a entraîné la fermeture de ce commerce pendant deux mois. Elle et son mari, Claude Maltais, ont ensuite choisi de déménager dans le quartier, de concert avec leurs enfants.

Photo: Le Quotidien Sophie Lavoie

Communications efficaces en situation d'urgence

En 2026, trente ans après le déluge de Saguenay, beaucoup de choses ont changé, mais il y a toujours des menaces qui peuvent hanter les citoyens et nos infrastructures. La Ville ne pourrait pas empêcher dame Nature de laisser tomber, encore une fois, des trombes d'eau sur le territoire ou une tempête de verglas de s'abattre sur nos infrastructures.

D'autres menaces, plus récentes et moins tangibles, ont aussi fait leur apparition dans les dernières années, pensons notamment au piratage informatique. Heureusement, la Ville de Saguenay est bien au fait de ces dangers potentiels et agit en prévention et avec beaucoup de diligence comme c'est le cas aux services informatiques.

Depuis le déluge du Saguenay, les pratiques se sont bonifiées et les infrastructures ont gagné en solidité et en entretien. Les barrages ont été revampés et les méthodes de gestion adaptées aux réalités d'aujourd'hui. En juillet 1996, les communications étaient à n'en pas douter plus difficiles qu'en 2026. Lors du déluge, peu de gens avaient des téléphones satellites et on se souviendra que les clubs de radioamateurs avaient joué un rôle important au niveau des communications. L'internet n'existait pas ou du moins était très peu accessible et les téléphones cellulaires commençaient à peine à percer les marchés.

Si la Ville de Saguenay était au cœur d'un cataclysme en 2026, les leçons du déluge permettraient de faire face à la situation. La Ville a mis en place, au cours des dernières années, différents systèmes pour faciliter les communications et assurer la présence d'électricité dans les services stratégiques.

« Nous nous sommes assurés d'avoir d'autres liens disponibles en cas de panne, pour maintenir les communications et les différentes opérations », explique Clint Girard, directeur du Service des ressources informationnelles pour la Ville de Saguenay. Les réseaux informatiques sont organisés pour diminuer les impacts en cas de pannes.

« Les systèmes ont des *back up*, de nombreuses génératrices sont en place dans différents services pour s'assurer que les citoyens puissent recevoir des services et communiquer avec la ville en tout temps », fait valoir M. Girard. Mais les nouvelles technologies arrivent aussi avec leur lot de menaces. La Ville de Saguenay, comme toutes les organisations, n'est pas à l'abri d'un déluge informatique ou d'un tsunami lancé par des pirates qui pourrait impacter les différents systèmes de la Ville.

« Nous ne sommes pas à l'abri des catastrophes informatiques ou des attaques de pirates, mais nous avons pris toutes les mesures nécessaires pour protéger nos données et augmenter les niveaux de sécurité » assure Clint Girard qui œuvre depuis 2013 à la Ville de Saguenay. – Texte de Roger Blackburn

En 1996, rares étaient ceux et celles qui possédaient un cellulaire. Durant le déluge, le maire de Chicoutimi, Ulric Blackburn (sur la photo) était équipé d'un tel appareil pour demeurer en contact avec les premières instances.

Photo : archives Jeannot Lévesque

PLAN FAMILIAL D'URGENCE

En cas de sinistre ou de catastrophe naturelle, les équipes de secours pourraient tarder à arriver dans votre quartier. Vous êtes donc le premier responsable de votre sécurité. La meilleure façon de vous préparer est d'élaborer un plan familial d'urgence :

- Ayez chez vous en tout temps une trousse d'urgence qui contient les articles essentiels pour subvenir aux besoins de première nécessité de votre famille pendant au minimum 3 jours;
- Dressez une liste de coordonnées des personnes à joindre en cas d'urgence – membres de votre famille, garderie, école, etc.
- Faites le plan d'évacuation de votre maison, convenez d'un lieu de rassemblement et procédez à des exercices d'évacuation. Si vous habitez un immeuble avec un ascenseur, utilisez les marches en cas d'urgence et même lors de vos exercices d'évacuation;
- Assurez-vous de savoir comment couper l'eau, l'électricité et le gaz, s'il y a lieu;
- Planifiez un itinéraire pour quitter votre quartier en cas d'évacuation. Prévoyez un deuxième trajet au cas où des routes seraient impraticables.

Faites l'inventaire de vos biens, avec preuves d'achat, photos ou bandes vidéo. Conservez ces documents et une copie de vos polices d'assurance habitation et automobile à l'extérieur de votre domicile en lieu sûr, au bureau par exemple.

Communiquez avec votre assureur afin de vérifier la couverture de votre assurance habitation. La majorité des contrats d'assurance couvre les dommages causés par des catastrophes naturelles comme la grêle, la foudre, les tempêtes de vent ou les tornades.

Source : Sécurité civile, Ville de Saguenay



La vie **qui se fraie un chemin**

La perte, celle de souvenirs ensevelis sous le torrent d'eaux impitoyables, de maisons emportées, de montagnes affaissées et de ponts complètement rompus. Pour Jason Paquet-Garceau, le déluge de 1996 a laissé un trou béant dans sa vie. Alors âgé de cinq ans, il a perdu son frère Mathieu, neuf ans, et sa sœur Andréa, sept ans, emportés par un éboulement qui a enseveli la maison familiale pendant leur sommeil. Près de 30 ans plus tard, cette perte est toujours aussi douloureuse, mais Jason s'efforce d'accueillir la lumière dans les jours plus sombres afin d'honorer la mémoire de son frère et de sa sœur.

Au moment de son passage à l'âge adulte, une série d'événements douloureux, dont une rupture amoureuse, font remonter à la surface la douleur de l'abandon, du deuil et de la perte. Jason s'enlise alors dans une période sombre et est assailli par la culpabilité et la honte d'avoir survécu au déluge. « Je me demandais : pourquoi moi, alors que mon frère et ma sœur n'auront jamais cette chance de vivre ? Je ne voyais plus de sens en l'avenir », raconte-t-il en entrevue pour ce magazine.

Au plus creux de sa dépression, Jason fait une tentative de suicide. Véritable cri du cœur, ce geste témoigne d'un profond besoin de mettre fin à la souffrance qui l'habite et de retrouver ceux qui lui ont été arrachés. C'est à moment qu'un déclic se produit, l'heure n'a pas sonné pour lui. Il doit se relever et reprendre sa vie en main pour que la mort de son frère et de sa sœur ne soit pas arrivée en vain. « J'ai arrêté de simplement survivre et je me suis donné le droit de vivre afin de donner un sens à leur absence. »

LA CRÉATION COMME GUÉRISON

La musique, et plus particulièrement l'écriture de textes rap, lui permet de se raccrocher à la vie et d'extérioriser cette douleur enfouie. Il compose notamment une chanson, *Aucun doute*, avec Jérôme Philippe, du groupe Dubmatique, pour souligner le 15^e anniversaire du déluge.



Une étoile brille dans le ciel à la mémoire de vous deux. Décédés à une époque où l'on croyait encore en Dieu. Je fais le vœu que vous viviez ensemble dans les cieux. Encore joyeux comme dans le temps où je riais de nos jeux. »

- Extrait de la chanson *Aucun doute*

Par la suite, le processus d'écriture se révèle tout aussi libérateur, au point où la rédaction d'un livre s'impose à lui comme une nécessité. Son ouvrage, intitulé *Entre Chaos et Lumière*, sera d'ailleurs officiellement lancé le 20 juillet prochain, au Musée du Fjord.

« Au départ, l'écriture était thérapeutique et je le faisais pour mettre des mots sur la douleur. Je n'avais pas l'intention d'écrire un livre, je voulais simplement comprendre. J'avais même ce sentiment d'imposteur. Qui étais-je pour écrire un livre ? », ajoute-t-il.

UN CHAOS PARTAGÉ

Dans ce processus d'écriture, Jason réalise que ses mots peuvent panser d'autres blessures et que le chaos qu'il a vécu peut prendre plusieurs formes, dont cette recherche de sens lorsque la



douleur du deuil ravage un cœur d'enfant. À la question « Quel sentiment vous habite maintenant que près de 30 ans se sont écoulés depuis la tragédie ? » La colère, bien qu'atténuée est toujours présente, mais elle côtoie désormais avec un sentiment de paix et une volonté profonde de poursuivre sa quête du bonheur. « J'ai aujourd'hui ce désir de faire quelque chose, de me servir du chaos pour en faire une force positive plutôt que destructive ».

Cette période de commémoration, Jason l'a vécue chaque jour à travers les petites victoires quotidiennes pour honorer pleinement la mémoire de Mathieu et d'Andréa. « Ils n'ont pas eu la chance de réaliser leurs rêves, alors je me dois de vivre une vie heureuse et pleine. Pour eux, mais aussi pour moi », conclut-il. — Texte de Valérie Lefebvre

Photos : courtoisie Jason Paquet-Garceau



Il était une fois **le déluge...**

Le déluge a marqué de nombreuses vies et davantage encore d'esprits. Même 30 ans après les événements, on en parle encore et on se rappelle collectivement cet épisode catastrophique duquel sont ressorties énormément d'entraide et de solidarité. Voici quelques témoignages et anecdotes qui nous ramènent en 1996.



Michel Barrette a, en quelque sorte, était désigné comme porte-parole de la communauté artistique pour transmettre cet élan de solidarité envers les sinistrés.

Photo : archives Le Quotidien, Jeannot Lévesque

MICHEL BARRETTE, LA MÉMOIRE DU DÉLUGE DU SAGUENAY

Le comédien, animateur et humoriste originaire de Chicoutimi, Michel Barrette est devenu, avec les années, la mémoire collective du déluge du Saguenay. Il a été au cœur de plusieurs événements de solidarité, d'abord en assurant l'animation d'un grand spectacle-bénéfice télévisé *De concert avec le Saguenay* au Centre Molson de Montréal, qui a été diffusé en direct sur plusieurs grands réseaux nationaux, un mois après la tragédie, le 25 août 1996. La prestation a duré quatre heures trente minutes.

Il a également participé activement au Bye-Bye 96 qui a été tourné en direct au Pavillon sportif de l'UQAC, à Chicoutimi, en compagnie de nombreux artistes.

Vingt-cinq ans plus tard, Michel Barrette est revenu à Saguenay afin de se remémorer les circonstances et l'ampleur de la tragédie en recueillant les témoignages des proches de victimes, des sinistrés, des militaires, des secouristes, des

ingénieurs, des politiciens et journalistes dans le documentaire intitulé *Le déluge du Saguenay : une tragédie humaine*. (RB)

LE MAIRE DE SAGUENAY, LUC BOIVIN, ÉTAIT COINCÉ EN FORÊT

En juillet 1996, celui qui est aujourd'hui maire de Saguenay, Luc Boivin, avait 21 ans. « Mon pick-up a défoncé une calvette (ponceau), sur un chemin forestier dans le secteur du lac Canard au nord des monts Valin, en direction du lac Pamouscachiou en début de soirée, et a enfilé dans la rivière. J'ai eu juste le temps de sortir par la vitre arrière avec ma conjointe de l'époque. Nous avons failli nous noyer », raconte ce dernier.

« C'était durant les vacances de la construction et il y avait beaucoup de monde en forêt. Je venais juste de terminer mon cours de radioamateur et j'ai collaboré, avec des amis du secteur, à secourir des gens et à les informer sur la situation en communiquant avec les membres des radioamateurs de partout sur le territoire, en patrouillant en VVT », se rappelle-t-il.

Il a passé plus d'une semaine en forêt à partager des informations pour rétablir le réseau routier forestier et informer les familles de la situation sur le territoire. (RB)

RÉFRIGÉRATEURS SORTIS DES MAISONS PAR LES SOLDATS

Les réfrigérateurs et les congélateurs des maisons évacuées par les sinistrés étaient pleins de nourriture au moment des événements de juillet 1996. On peut imaginer l'état de la nourriture et les odeurs après de nombreux jours sans électricité.

Les forces armées canadiennes qui ont été mobilisées pour soutenir les familles évacuées et les sinistrés partout sur le territoire ont dû sortir les réfrigérateurs et les congélateurs des maisons en fermant les portes avec du Duct tape et en disposer dans les sites appropriés. Les rares personnes qui ont osé ouvrir une porte de ces réfrigérateurs, s'en rappellent encore. (RB)

LE COFFRE-FORT DANS LE FJORD

L'histoire du coffre-fort de la Caisse populaire de La Baie a fait couler beaucoup d'encre depuis 1996. Emporté par les flots lors du déluge, le fameux coffre perdu n'a encore jamais été retrouvé. Il gisait au fond du Saguenay depuis maintenant 30 ans. Plusieurs citoyens ont depuis tenté de le retrouver ou cru s'en approcher. De nombreuses histoires et anecdotes ont d'ailleurs été racontées à son sujet au fil des ans.

Ce que l'on sait cependant, c'est que ce coffre-fort contiendrait des plans, des archives et autres documents, mais pas d'argent, contrairement à ce qui a pu être véhiculé par certains.

Si le coffre était retrouvé aujourd'hui, son contenu pourrait potentiellement être récupéré, à moins que l'eau et le sable n'est réussi à y pénétrer. (SR)

UNE ÉNORME VAGUE AU CENTRE-VILLE DE CHICOUTIMI

C'était en fin d'après-midi, le dimanche 21 juillet. On entend dire à la radio que les barrages de la rivière Chicoutimi vont céder et qu'une grosse vague va envahir le centre-ville de Chicoutimi détruisant au passage le pont. Sceptiques, mais néanmoins curieux, de nombreux citoyens, et parmi eux plusieurs journalistes, se sont tout de même rendus sur la rue St-Sacrement, près du parc Jean-Béliveau, pour observer le barrage Chicoutimi qui débordait. (RB)

À ce moment précis, le soleil perçait les nuages et c'est sous cette lumière aveuglante que tous ont pu constater qu'aucune vague n'était en approche. Bien heureusement!

UNE VISITE ET DES ENCOURAGEMENTS INATTENDUS

Alors que les pompiers ne ménageaient aucun effort pour porter secours aux sinistrés et aider aux meilleurs de leur capacité la population, un appui inattendu s'est manifesté.

« Nous avons reçu la visite d'un gentil homme, Le Gros Bill, de son surnom, soit M. Jean Béliveau ancien joueur du Canadien. Il est venu à la caserne pour nous encourager, nous disant de ne pas lâcher et d'être persévérants. Quel homme extraordinaire, avec une prestance incroyable. Je le remercie d'être venu nous voir, c'était un très beau moment mémorable dans ma vie », nous raconte Mario Gagnon, pompier retraité. (SR)



Jean Béliveau

Mario Gagnon, alors pompier à Chicoutimi, en compagnie de Jean Béliveau alias le Gros Bill.

Photo : courtoisie Mario Gagnon



Un autre coffre-fort avait été trouvé en 2019, à La Baie. Il appartenait fort probablement à un citoyen.

Photo : archives Le Quotidien, Jeannot Lévesque

LA SÛRETÉ ALCAN EN RENFORT

Dans les premiers jours du déluge, alors la situation était encore hors de contrôle et que les cours d'eau de la région continuaient de tout détruire sur leur passage, les secours et l'aide terrain s'organisait rapidement. C'est dans ce contexte que les 20 et 21 juillet, au plus fort de la catastrophe, les agents de la Sûreté Alcan ont été appelé à prêter main forte au service de police de Jonquière afin de sécuriser le secteur Arvida, en orientant les citoyens et touristes qui tentaient de regagner leur domicile ou de quitter les lieux.

« Tous les chemins menant à Jonquière et à Kénogami étaient fermés en raison des ruisseaux qui avaient débordés, se souvient Bruno Fradette, aujourd'hui retraité de Rio Tinto. La seule façon d'atteindre Arvida était de prendre le boulevard du Saguenay, de tourner sur la rue Drake pour sortir sur la rue Lasalle, remonter le boulevard Mellon et tourner à gauche sur le boulevard du Royaume, se rappelle-t-il avec précision. Mon collègue Daniel Richard et moi travaillions au coin du boulevard Mellon et de la rue Lasalle. Nous avions comme rôle d'informer les touristes et les citoyens du secteur dans leurs déplacements, de les rassurer aussi, car il y avait beaucoup d'insécurité, les gens étaient anxieux », raconte-t-il.

Les employés de la Sûreté Alcan, dont plusieurs résidaient à Arvida et à Kénogami, se sont relayés pour assurer le service. Certains ont même été transportés par hélicoptère pour venir appuyer leurs collègues avant que les agents de la Sûreté du Québec, provenant de l'extérieur de la région, ne prennent le relais quelques jours plus tard.

« Le pire était l'inquiétude qui nous habitait d'avoir laissé nos femmes, nos enfants et nos familles. À cette époque, il n'y avait pas de cellulaire. On ne savait pas ce qu'il se passait à la maison » indique Bruno Fradette.

L'USINE ARVIDA INQUIÈTE

Lors du déluge, il y avait une réelle inquiétude de voir la digue du lac Kénogami céder et qu'une partie de cette eau se rende jusqu'à l'usine Arvida. À l'époque, cette dernière opérait encore 18 salles de cuves. S'il avait fallu que l'eau atteigne le métal en fusion, d'importantes explosions auraient pu survenir. Lorsque le ruisseau Deschênes est sorti de son lit pour atteindre le boulevard Mellon créant une accumulation d'eau d'une dizaine de pieds, les craintes se sont évidemment amplifiées. On peut dire aujourd'hui plus de peur que de mal pour l'usine Arvida qui n'a finalement jamais été atteinte par l'eau. (SR)

Hydro-Jonquière face à un défi plus grand que nature

Les pluies qui s'intensifient durant le déluge de 1996 font monter le niveau des rivières à un rythme effréné. Rapidement, le contrôle des cours d'eau et des barrages échappe à l'intervention humaine, et c'est la nature qui dicte le cours des événements.

Le service d'Hydro-Jonquière est alors fortement éprouvé par la catastrophe, tandis que les pannes électriques se multiplient. Tous les services sont mis à contribution afin de prioriser les interventions et d'agir en mode urgence.

L'EAU : SOURNOISE ET IMPITOYABLE

Les manœuvres sur le réseau sont complexes, voire impossibles à réaliser à court terme, puisque des infrastructures et des équipements ont été endommagés par l'érosion et les glissements de terrain. Nicolas Tremblay, directeur d'Hydro-Jonquière, relate d'ailleurs un récit vécu au moment des événements.

« J'ai la chance de côtoyer encore aujourd'hui du personnel qui était présent lors de cet événement historique et il est évident que leurs souvenirs sont encore bien frais en mémoire. À un certain moment, Hydro-Jonquière devait procéder au rétablissement d'une panne nécessitant une manœuvre sur la rue Saint-

Christophe. La nacelle transportant l'équipe de monteurs de lignes reculait pour se positionner. Celle-ci était supervisée par le gestionnaire du réseau, qui avait parcouru le terrain, près de la rive de la rivière aux Sables, avant l'arrivée de la nacelle. À un moment de son inspection, il a senti les vibrations de l'eau circulant sous la chaussée. Il a immédiatement fait signe aux monteurs de rebrousser chemin et de quitter les lieux. Quelques instants plus tard, la rue Saint-Christophe a changé de visage à jamais, emportée par la force du courant. »

Hydro-Jonquière travaillait également à la remise en production de la centrale de Jonquière, située sur la rue Saint-Damase. À ce stade, le projet en était à ses phases finales et une mise en service était prévue dans les semaines ou les mois suivants. Le déluge a toutefois complètement lessivé le contenu de la centrale. Les équipes d'Hydro-Jonquière se sont remises à l'œuvre pour finalement redémarrer le projet en 1998.

IMPUISSANTS FACE À L'INÉVITABLE

Les défis rencontrés ont été nombreux. À certains moments, un sentiment d'impuissance se faisait sentir, puisque la nature imposait ses propres règles. « Sur une archive vidéo, on aperçoit l'ampleur et l'intensité des débits d'eau et, soudainement, la digue en rive droite s'affaisse complètement. À ce moment, rien ne pouvait être fait. Cela démontre qu'il faut être prêt à faire face à de tels événements. Lorsque la nature décide de faire son œuvre, elle n'attend pas que le moment soit propice, elle

s'exécute tout simplement », raconte le directeur d'Hydro-Jonquière.

DES PRATIQUES TRANSFORMÉES

Aujourd'hui, bien que le personnel en poste n'ait pas été directement impliqué dans le déluge de Saguenay, cet événement demeure bien présent dans la mémoire organisationnelle. Il rappelle l'importance accordée à la criticité des opérations liées aux barrages et au réseau électrique.

L'événement a notamment influencé les critères de conception des sites de Chute-Garneau, Pont-Arnaud et de la Jonquière pour la conception des ouvrages de retenues et des groupes de production. Sans se limiter aux critères de conception des ouvrages, beaucoup de changements ont été appliqués sur la gestion du réseau hydrique incluant le bassin versant du lac Kénogami. Les cours d'eau sont aujourd'hui mieux surveillés et davantage instrumentés. Le comportement hydrique fait l'objet d'un suivi continu par le Centre d'expertise hydrique du Québec (CEHQ) et les échanges avec les différents producteurs sur les rivières sont réguliers.

Hydro-Jonquière s'est également doté de directives d'exploitation claires qui font l'objet de formations annuelles. Le CEHQ, Hydro-Jonquière et les autres producteurs sont impliqués sur le Comité du bassin versant du lac Kénogami (CBLK) assurant une communication efficace avec les citoyens et les élus de Saguenay. Les barrages de Saguenay sont aussi bien instrumentés et du personnel est attiré à la garde des ouvrages 24 heures sur 24.

30 ans plus tard, les apprentissages du déluge demeurent bien vivants au sein d'Hydro-Jonquière.

Ce désastre naturel a notamment contribué à développer une conscience organisationnelle plus aiguisée, une vigie collaborative efficace comprenant divers intervenants ainsi qu'une meilleure gestion des situations d'urgence.



Photos : courtoisie Hydro-Jonquière

La remise en production de la centrale de Jonquière, située sur la rue Saint-Damase, aura finalement été repoussée de près de deux ans suite au déluge, le contenu de la centrale ayant été complètement détruit lors des événements de juillet 1996.



Quand la notion de service public prend un tout autre sens

Au moment où la fureur des éléments s'est déchaînée sur le Saguenay, en juillet 1996, Colette Blackburn assumait la fonction de régisseuse aux sports, à la Ville de Chicoutimi. Les circonstances ont voulu qu'elle se trouve à l'extérieur de la région au début de la crise, mais son désir de participer aux mesures d'urgence l'a vite ramenée au cœur de l'action.

« Tous les employés du Service des loisirs ont exécuté des tâches en lien avec le déluge. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'avais pu passer la barrière dressée à Stoneham, fait observer la dame aujourd'hui retraitée. Dès mon arrivée à Chicoutimi, on m'a demandé de créer un centre de distribution des vêtements pour les sinistrés. Il a été aménagé dans une ancienne épicerie du boulevard du Saguenay qu'occupent aujourd'hui les travaux publics. »

L'élan de solidarité des Québécois s'était manifesté, entre autres, sous la forme de camions remplis de vêtements de toutes natures, y compris les plus improbables, dont une robe de mariée. Des employés de la municipalité avaient pour mission de plier et ranger ces dons qui étaient distribués à l'aide d'un système de bons supervisé par la Croix-Rouge.

« Au début, les gens étaient en état de choc, mais contents d'avoir des vêtements propres. Plus tard, cependant, on les a sentis de moins bonne humeur. Ce n'était pas plaisant de coucher à l'intérieur du pavillon sportif de l'UQAC, où un dortoir avait été aménagé » rapporte Colette Blackburn, qui a ensuite participé à des rencontres avec les sinistrés, de concert avec une équipe du CLSC.

Secteur par secteur, des informations étaient livrées à propos de la situation sur le terrain. Entre autres choses, on donnait l'heure juste quant au retour des gens à leur domicile. « Des fois, à leur arrivée, des personnes se montraient optimistes, alors que nous savions que ce serait plus long qu'elles l'imaginaient, que certaines d'entre elles allaient frapper un mur », se souvient la Chicoutimienne.

Pour absorber le choc, des rendez-vous individuels étaient offerts par le CLSC, en attendant que les autorités puissent donner le feu vert à tous les citoyens déplacés à la suite du déluge.

« Cette journée-là, celle du retour, les gens étaient accompagnés par des employés du Service d'urbanisme, du Service des travaux publics et du Service des incendies. On leur remettait un kit comprenant des outils de nettoyage. »

Colette Blackburn

Ce retour à un début de normalité, elle et ses camarades l'ont aussi vécu à leur manière, en renouant avec leurs fonctions habituelles. Puis, les années ont passé. Pour plusieurs, l'heure de la retraite a sonné, sans toutefois effacer le souvenir de cette saison où la notion de service public n'aura jamais été aussi bien incarnée.

« En raison de ma personnalité, je ne me serais pas sentie bien de rester chez moi, alors que tant de gens étaient en difficulté. C'est pourquoi je suis contente d'avoir pu contribuer », résume Colette Blackburn. — Texte de Daniel Côté



Photo : archives Jeanmôt Lévesque



Photo : archives Le Quotidien

Les radioamateurs, **un lien essentiel au cœur de la crise**

Imaginez une population privée d'électricité et de tout lien téléphonique à un moment de grand désarroi. Ajoutez des routes impraticables et vous pouvez mesurer le sentiment d'isolement qui a régné dans le Bas-Saguenay à l'occasion du déluge de juillet 1996. L'unique moyen de communiquer avec le reste de la planète était le bon vieux radioamateur et justement, une communauté formée de fervents adeptes était active au Saguenay.

À titre bénévole, plusieurs de ses membres, dont le Chicoutimien Michel Ricard et le Jonquiérois André Pedneault, ont mis leur expertise au service du bien commun. Pendant les premiers jours de la crise, c'est à peine s'ils ont dormi.

« Les gens de la Sécurité civile nous connaissaient bien, puisque notre local était voisin du leur, dans un édifice du boulevard Harvey, fait observer André Pedneault. Ils m'ont d'abord rejoint pour que je leur fournisse un contact dans le Bas-Saguenay, mais rapidement, je me suis retrouvé au cœur d'un réseau formé d'une vingtaine de radioamateurs. Ensemble, nous avons couvert une grande partie de la région, y compris les monts Valin. »

Son rôle consistait à établir un lien avec les populations sinistrées afin de cerner l'étendue de leurs besoins et, bien sûr, faciliter les interventions

d'urgence. « Nous étions LE système de communication et en ce qui me concerne, la durée de l'engagement le plus intense a été de 84 heures, se souvient-il. Je ne dormais pas. J'étais tout le temps devant mon radio. »

Parmi ses collègues, il y avait Michel Ricard, qui avait troqué le CB pour le radioamateur en 1984. Voyant l'étendue du drame qui se jouait dans sa région, il a rapidement donné son nom à la Sécurité civile.

Dès le dimanche, deuxième jour du déluge, on lui a demandé de se rendre à Rivière-Éternité en hélicoptère, le seul moyen de transport disponible. « Puisque l'antenne était en panne dans le village, il a fallu que je me rende en haut d'une côte dans le pick-up du maire pour utiliser mon radioamateur, précise le Chicoutimien. Ensuite, j'ai pu m'installer à l'édifice municipal, où les citoyens venaient soumettre leurs besoins. »

Lui-même le reconnaît d'emblée, ces jours d'intense fébrilité, où il couchait sur le plancher, tout en se nourrissant de hamburgers transportés dans le Bas-Saguenay par les hélicoptères de l'armée canadienne, avaient quelque chose de grisant. « C'était plaisant sur le coup, mais épuisant en tabarouette, relate Michel Ricard d'un ton enjoué. »

Entre autres missions, il se souvient d'avoir demandé la présence d'un hélicoptère pour venir en aide à une femme enceinte. Une autre fois, c'est une personne victime d'un infarctus qui a eu besoin d'être secourue. De son côté, le consul de France a sollicité l'aide du radioamateur pour avoir des nouvelles de quelques compatriotes en visite dans le Bas-Saguenay. Des touristes qui, au final, s'en sont tirés sans coup férir.

« Il y avait aussi beaucoup de gens qui avaient besoin de médicaments et à partir du mardi, quand on a eu un téléphone satellite, il a été possible de faire des appels personnels. Ça faisait la file pour profiter de ce service ».

Michel Ricard

Michel Ricard a été rapatrié chez lui le lendemain soir. C'est au même moment, à peu de choses près, qu'André Pedneault a retrouvé un mode de vie plus normal.

Traçant le bilan de cette expérience, il en tire une grande satisfaction, moins à titre personnel qu'au nom de la communauté des radioamateurs. « Quand la Sécurité civile a vu ce que nous pouvions accomplir, elle a montré plus d'ouverture à notre égard. Pendant le déluge, elle a réalisé que nous étions plus que des CB », résume le Jonquiérois. — *Texte de Daniel Côté*



Michel Ricard, qui demeure actif en tant que radioamateur, a vécu des journées intenses lors du déluge de juillet 1996. Il avait pour mission de briser l'isolement des gens de Rivière-Éternité à un moment où ni les routes, ni le réseau téléphonique, leur permettaient de communiquer avec l'extérieur.

Photos : Le Quotidien Tom Core



David Ellis

VIOLONCELLISTE ÉMÉRITE ET DIRECTEUR ARTISTIQUE DU RENDEZ-VOUS MUSICAL DE LATERRIÈRE

« Je me souviens de la journée du déluge comme si c'était hier. La veille, j'avais emprunté le boulevard du Saguenay en voiture pour aller de Jonquière à Chicoutimi et déjà, il y avait beaucoup d'eau sur la route. Le lendemain, ma femme et moi, la violoniste Nathalie Camus, étions attendus au Domaine Forget en Charlevoix. Nous sommes partis en voiture pour traverser le parc des Laurentides. Toutefois, en arrivant à Laterrière, nous avons pris conscience de l'ampleur de la situation. La rivière Chicoutimi avait débordé de son lit, les maisons étaient complètement inondées et la route était fermée. Nous avons rebroussé chemin et avons décidé d'emprunter la route 170 en direction de La Baie. Nous avons réussi à passer de justesse ; pas longtemps après, la route a été détruite là-bas aussi. Nous sommes finalement arrivés sains et saufs à destination. »

Pierre Lavoie

ATHLÈTE, CONFÉRENCIER ET ENTREPRENEUR SOCIAL

« Lors du déluge de juillet 1996, je travaillais comme papetier à l'usine Port-Alfred. Comme l'usine a dû fermer pendant plusieurs semaines, j'ai mis à profit mon permis de conduire de classe 1 pour participer aux travaux de reconstruction. J'ai conduit des camions sur la route 381 afin d'aider à sa remise en état et au nettoyage des secteurs touchés par les inondations, où la boue et les débris s'étaient accumulés partout. Comme plusieurs familles de la région, nous avons aussi subi des pertes importantes. Ma voiture a été emportée par les eaux de la rivière Saint-Jean, et la maison de mes beaux-parents a été complètement arrachée et emportée par le courant vers le Saguenay. Trente ans plus tard, je garde surtout le souvenir de l'immense solidarité des gens d'ici, qui ont uni leurs forces pour reconstruire notre région. »

Dr Donald Aubin

DIRECTEUR RÉGIONAL DE SANTÉ PUBLIQUE

Nous demeurions à la limite Chicoutimi - Jonquière, mais nous n'étions jamais allés au camping du lac Kénogami. Nous possédions alors une tente-roulotte. Allons-y : c'est vendredi soir et nous avons un mariage à Hébertville le lendemain matin ! Nous y arrivons en début de soirée avec nos trois enfants. Un beau petit monticule s'offre à nous pour nous installer. Mais déception : le lac est loin... trop loin. Nous irons le voir demain matin. Nous tentons d'écouter l'ouverture des Jeux olympiques. La pluie tombe... et tombe encore. Le lendemain matin, le lac est venu à nous, au pied de notre monticule. Quel bon choix ! Nous allons au mariage... un peu humides. Nous revenons à la tente-roulotte, quelque temps plus tard, avec de l'eau à la taille et jusqu'aux roues. Mais dans l'intervalle, c'est l'urgence de La Baie qui m'attend, pour prêter main-forte à l'équipe. Quelle aventure... que de témoignages d'une population déchirée, que de résilience ! Une période bouleversante, qui nous a tous marqués, mais tellement riche en humanité.

Sylvain Couture

COPROPRIÉTAIRE, HÔTEL LE MONTAGNAIS

« Mon souvenir le plus marquant est que les gens de la Sûreté du Québec logeaient à l'hôtel Le Montagnais. Nous avions de l'électricité mais nous avons des problèmes d'alimentation d'eau. La Ville nous alimentait en eau potable avec des camions-citernes et pour le reste, nous allions chercher de l'eau dans la piscine et nous mettions ça dans les chambres afin qu'ils puissent faire leur toilette. Une autre anecdote est que les routes entre le Saguenay et le Lac-Saint-Jean étaient bloquées. Ma famille était à Saint-Gédéon chez la parenté. Le dimanche, j'ai pris mon avion pour les ramener à la maison. »



CE MAGAZINE EST UNE INITIATIVE DE LA VILLE DE SAGUENAY